

Créativité linguistique, interprétation et contrôle de l'esprit selon Orwell et Chomsky*

John E. JOSEPH
Université d'Edimbourg

1. DICTATEURS ET DIALOGUE

Dans l'usage contemporain un dictateur est quelqu'un au pouvoir qui ne me plaît pas et qui me paraît narguer, supprimer ou ne tenir aucun compte de la volonté de son peuple. La clé de cette définition est «qui ne me plaît pas», car quelqu'un que j'apprécie et qui gouverne de la même façon n'est pas un dictateur mais un leader fort, un brave type dont on n'a pas assez, malheureusement.

Les Romains ont inventé le mot *dictator* pour dénoter les fonctions d'un souverain absolu, et cette invention suppose deux choses : une culture dans laquelle, normalement, on construit et exécute les lois d'une manière dialogique; mais aussi une culture qui considère le dialogue comme le luxe des temps de paix, qu'il faut suspendre sous la menace d'un ennemi commun. Le dialogue connote, après tout, le dissentiment et la division, et la guerre demande une unique structure de commandement si l'armée doit se présenter comme une force cohérente. Le chef de l'armée doit être dictateur — ses paroles ont force de loi en vertu du fait qu'il les a prononcées. La paix venue, les dissidents n'accepteront pas si promptement la dictature; mais le chef, ayant goûté au pouvoir absolu, ne tolérera pas le dissentiment. Il y a plusieurs moyens de l'éliminer, dont les deux les plus en vogue sont les suivants. D'abord, convaincre le peuple qu'on est toujours en guerre, une guerre perpétuelle. Deuxièmement, le persuader d'échanger la démocratie contre la bureaucratie, où le principe d'opération est que l'on

* Je voudrais exprimer ma profonde gratitude à Laura Gressani, qui a collaboré à la rédaction de cet exposé.

doit confier le gouvernement à ceux qui, grâce à leur formation spécialisée, savent le mieux gouverner. Certes, Platon croyait quelque chose de semblable lorsqu'il envisageait sa République gouvernée par un roi-philosophe. La Commission Européenne n'est pas disposée à protester.

2. ORWELL

Le dictateur comme négateur du dialogue trouve son expression littéraire parfaite dans *1984*, le roman satirique de George Orwell (né Eric Arthur Blair, 1903-1950). Big Brother, chef du Parti qui règne sur l'Océanie (en fait, le monde anglophone), n'est pas une personne, mais un symbole. Par définition, un symbole est incapable de dialoguer. Le dictateur est, dans un certain sens, toujours un personnage symbolique, quasi-divin, et le contredire est un acte de lèse-majesté. Un symbole existe simplement pour être perçu et interprété. Mais cette interprétation même est un problème pour le Parti, étant trop indéterminée. Les Prolos de l'Océanie, avec leur langage traditionnel (qu'on appelle 'Oldspeak'), peuvent **chicaner** sur les paroles de Big Brother et mettre en doute ce que leur dit le Parti. Voilà pourquoi le Parti a créé une vaste opération linguistique chargée de la reconstruction du langage pour éliminer l'indétermination de l'interprétation.

La Nov-langue, la langue officielle de l'Océanie, fut créée pour satisfaire les besoins idéologiques de l'Ingsoc, ou le Socialisme Anglais. [...] Le but de la Nov-Langue était non seulement de fournir un moyen d'expression pour les conceptions et habitudes mentales propres aux adeptes de l'Ingsoc, mais aussi de rendre impossible tout autre mode de pensée. (Orwell, 1989 [1949], p. 312)

En pensant au langage des régimes dictatoriaux, on est enclin à se concentrer sur leurs tentatives pour former les «conceptions et habitudes mentales» du peuple en leur faveur, autrement dit pour manipuler la pensée des citoyens au moyen de la propagande et du lavage de cerveau. Et quoique ces traits soient caractéristiques du langage dictatorial, ils ne suffisent pas pour le définir, étant employés par tout régime, dictatorial ou non — régimes gouvernemental, commercial, religieux, pédagogique etc. C'est ce qu'on appelle la rhétorique. Je ne nie pas qu'il y ait dans la rhétorique des degrés d'intention de tromper — car il y en a. Et l'art de déterminer l'intention de quelqu'un d'autre, aussi utopique que soit son but, est un art nécessaire. Je maintiens simplement — et je serais étonné si tout le monde n'était pas d'accord — que nous subissons tous, tous les jours, de toute part, des tentatives de manipuler notre façon de penser; et nous ne les appe-

lerions pas toutes «dictatoriales». Car si on appliquait ce mot avec tant de facilité, il perdrait toute signification forte et distinctive.

Mais en soulignant la manipulation active de la pensée, on ferme les yeux sur ce que dit Orwell à la fin de la citation, «rendre impossible tout autre mode de penser». C'est ici qu'entre le besoin de restreindre l'interprétation — et la thèse que je pose est que le trait distinctif du dictateur est précisément son intention de restreindre l'interprétation. Il doit imposer une seule interprétation de sa parole. Désir utopique, oui, parce que c'est dans la nature de l'esprit humain de considérer diverses interprétations d'un énoncé et de choisir entre elles. Ce qu'on peut faire, faute de mieux, c'est empêcher les gens de *prononcer* une interprétation alternative, par menace, torture ou meurtre. Mais un vrai dictateur, comme tout artisan de qualité, ne s'inquiétera pas de la nature utopique de son but ultime. La question importante est celle-ci : que faire pour contrôler l'esprit des gens qu'on commande?

S'appuyant sur sa vaste expérience intime des régimes impérialistes, communistes et fascistes, Orwell a déterminé que la meilleure méthode, du moins pour les intentions satiriques de *1984*, est une forme de standardisation linguistique.

On a accompli cela en partie par l'invention de mots nouveaux, mais surtout en éliminant des mots et en dépouillant les mots qui restent de toute signification peu orthodoxe, et, autant que possible, de toute signification secondaire. Un exemple: le mot *libre* continuait à exister en Nov-langue, mais ne pouvait être employé que dans des phrases telles que 'Les toilettes sont libres' [...]. On ne pouvait pas l'employer dans l'ancien sens de 'politiquement libre' ou 'intellectuellement libre', puisque la liberté politique et intellectuelle n'existait plus, même pas en tant que concept, et donc devait être sans nom. [...] La Nov-langue a été construite non pas pour étendre mais pour diminuer l'étendue de la pensée. La réduction au minimum du choix de mots a aidé indirectement à l'accomplissement de cette fin. (Orwell 1989 [1949], p. 313.)

La Nov-langue représente le point culminant des opinions développées par Orwell pendant les cinq ans précédents (voir Orwell 1944, 1946, 1947). Elle est avant tout une satire du Basic English, cet «Anglais fondamental» de 850 mots créé par Ogden et Richards à la suite de leur livre *The Meaning of Meaning* (1923), et offert comme une langue auxiliaire internationale¹. Selon eux, la Première Guerre Mondiale fut elle-même le résultat de l'abus de mots abstraits et complexes tels que *démocratie* et *liberté* dans un but de propagande, et tout espoir de paix mondiale dépendait de la capacité des gens à contrôler la signification de tels mots pour en éviter

¹ Voir Ogden 1930; Courtine 1984; Joseph 1999a; Joseph *et al.* 2001, chap. 3.

l'abus. Ogden et Richards croyaient que la réduction de la langue à 850 mots, dont une grande partie se rapportait à des choses concrètes, rendrait presque impossible l'emploi du langage pour tromper les gens et leur imposer une propagande.

Au début Orwell s'intéressait au Basic English et correspondait avec Ogden à propos de cette langue réduite. Mais finalement il s'est rendu compte qu'elle risquait de produire des effets tous contraires à ceux prévus par ses créateurs. On ne peut combattre la propagande qu'avec l'analyse rationnelle et le raisonnement. Cela demande qu'on réexprime des énoncés propagandistes sous une autre forme. Si la possibilité d'une telle réexpression disparaissait à cause de la perte de mots, peut-être qu'on ne pourrait plus mettre en doute aucun énoncé. Dans *1984*, le Parti soutient que deux et deux font cinq. Le protagoniste du roman, Winston Smith, se rend compte de l'erreur par l'évidence de ses propres yeux. Mais le Parti exerce déjà tant de contrôle sur sa pensée et son langage qu'il ne peut pas construire le raisonnement qui en prouverait la fausseté, bien qu'il le comprenne instinctivement. Il en va de même pour le grand projet que le Parti soutient pour réécrire l'histoire — le projet sur lequel travaille Winston lui-même — et pour les trois slogans du Parti :

*WAR IS PEACE
FREEDOM IS SLAVERY
IGNORANCE IS STRENGTH*

Katherine, la femme de Winston, «n'avait en tête aucune pensée qui ne soit pas un slogan», p. 69 — c'est-à-dire, une suite de mots et de pensées préemballée par le Parti. En réduisant le nombre de mots et de leurs collocations possibles, le Parti limite strictement la possibilité de pensée originale, fondée soit sur l'observation empirique, soit sur le raisonnement individuel. Cet étranglement de la réception sensorielle et de la possibilité de combiner des mots d'une façon inventive, voilà ce qui pour Winston est le plus pervers et le plus oppresseur dans le Parti.

Le Parti vous dit de rejeter le témoignage de vos propres yeux et oreilles. C'était son commandement final, le plus essentiel. Le coeur lui manquait quand Winston pensait aux forces énormes déployées contre lui, à la facilité avec laquelle n'importe quel intellectuel du Parti le démolirait dans un débat, aux arguments subtils qu'il ne pourrait ni comprendre ni contester. Et néanmoins il avait raison! [...] Les pierres sont dures, l'eau est mouillée, des objets sans soutien tombent vers le centre de la terre. Avec le sentiment de [...] promulguer un axiome important, il écrivit:

La liberté, c'est la liberté de dire que deux et deux font quatre. Si cela est permis, tout le reste suit. (p. 84)

C'est parce que le Parti avait enlevé son pouvoir de langage qu'il ne pouvait espérer ni en comprendre ni en contester les arguments. A la fin du roman, Winston, l'esprit cassé sous la torture, indique sa soumission totale aux doctrines du Parti en traçant «presque inconsciemment» dans la poussière sur la table: $2 + 2 = 5$ (p. 303).

3. CHOMSKY

Selon Barsky (1998), la grande passion intellectuelle du jeune Chomsky fut Orwell, surtout son *Hommage à la Catalogne*, dont Chomsky prétend avoir tiré

les fondations de beaucoup de son travail ultérieur sur la propagande, les médias, et les moyens par lesquels, dans la société occidentale, on discrédite des groupes tels que les anarchistes espagnols [...]. «Le langage au service de la propagande» figure parmi ses nombreux articles ultérieurs qui font appel aux écrits de George Orwell et à la réception de son œuvre [...]. (Barsky, 1998, p. 31)

Dans son livre *Knowledge of Language* (1986), l'un de ses efforts les plus réussis pour faire une synthèse abordable de sa théorie linguistique, Chomsky conclut par un bref chapitre intitulé «Notes on Orwell's Problem» (p. 276-287). Après une discussion sur la Nov-langue, Chomsky cite Harold Lasswell (1902–1978), un savant américain qui a beaucoup étudié la propagande et qui a conclu qu' «on doit éviter les 'dogmatismes démocratiques', tels que l'idée que le peuple soit 'le meilleur juge de ses propres intérêts'»². Selon Chomsky, «La propagande est pour la démocratie ce que la violence est pour le totalitarisme», (*ibid.*).

Dans ses critiques de la politique, Chomsky a insisté sur l'existence d'une conspiration entre les gouvernements et les médias pour «fabriquer le consentement»³. Dans Chomsky (1992) on trouve des chapitres intitulés «Language in the Service of Propaganda» et «Terrorism: The Politics of Language» — bien que dans ce livre il repète plusieurs fois son hésitation à attribuer trop d'importance au lien entre la langue et la pensée. Son interviewer, Barsamian, le pousse à accepter un lien profond, et dans la citation suivante on voit que Chomsky est prêt à aller assez loin dans ce sens:

Il y a un lien ténu, en fait des liens de plusieurs sortes. Je pense pour ma part qu'on exagère leur importance. Il y a d'abord la question posée, par

² Chomsky, 1986, p. 286

³ Voir le titre de Chomsky, 1985 et de Herman et Chomsky, 1988.

exemple, par Orwell et autres, de l'abus du langage, sa torture, sa distorsion, pour renforcer des buts idéologiques. [...]

Des expressions telles que 'le monde libre' et 'l'intérêt national' etc. sont de pures expressions de propagande. On ne doit pas les prendre au sérieux. Elles ont été construites, souvent très consciemment, afin de bloquer la pensée et la compréhension. (Chomsky 1992, p. 1-3)

Barsamian comprend, mieux que Chomsky, le pouvoir que ces points de vue procurent du fait que celui qui les prononce est le plus grand théoricien du langage de la seconde moitié du vingtième siècle. Ses désaveux initiaux sont poussés dans l'oubli par le torrent rhétorique qui suit — surtout puisque peu de gens lisent ses livres qui ne soient pas déjà convaincus d'une conspiration de forces obscures pour contrôler leur esprit.

La communication qu'a faite Chomsky en 1962 au Congrès International des Linguistes, où il a établi sa réputation internationale, dit sur sa première page que

Le fait central auquel doit s'adresser toute théorie linguistique qui prétend être importante est ceci: une personne linguistiquement mûre peut énoncer dans sa langue une nouvelle phrase quand l'occasion le demande, que d'autres gens peuvent comprendre immédiatement, bien qu'elle leur soit non moins nouvelle. La plus grande partie de notre expérience linguistique, en parlant et en écoutant, est faite de phrases nouvelles. Une fois que nous avons maîtrisé une langue, la gamme de phrases avec lesquelles nous pouvons opérer couramment et sans difficulté ou hésitation est si vaste que, en pratique, (...) on peut la considérer comme infinie.⁴

Les opinions de Chomsky sur la créativité ont connu un succès énorme, non seulement au cours du Congrès de 1962 mais encore dans le *Zeitgeist* entier des années 60. L'implication était que tout être humain est infiniment créatif, dès l'enfance. La créativité alors ne serait pas limitée aux «créateurs» intellectuels, que personne n'aime vraiment, les gens de gauche les associant à la décadence bourgeoise, les gens de droite au socialisme. Mais l'idée plaisait à tout le monde que nous tous, surtout les enfants, possédions une créativité infinie, et donc égale.

Néanmoins une asymétrie curieuse se cache derrière la surface de la créativité chomskyenne. La citation précédente semble parler de la production des sujets parlants et la compréhension par les auditeurs comme s'il s'agissait de deux phénomènes égaux. L'auditeur, comme le sujet parlant, possède une créativité infinie dans le sens où les sujets parlants peuvent produire une infinité de phrases, et les auditeurs peuvent comprendre chacune de ces phrases, pourvu qu'ils appartiennent à la même communauté

⁴ Chomsky 1964c, p. 7. Sur les quatre versions de cet exposé, Chomsky, 1962 et 1964 a, b et c, voir Joseph, 2002, Chap. 6.

linguistique. Mais une ruse subtile et intéressante s'opère dans l'emploi que fait Chomsky du mot «créativité». Sa signification est différente selon qu'on l'applique au sujet parlant ou à l'auditeur. Le sujet parlant a bien la liberté de «créer» des phrases nouvelles à volonté, dans le sens du mot «créer» plus ou moins proche de son sens ordinaire. Mais ce n'est pas le cas pour l'auditeur, qui ne fait qu'enregistrer passivement ce que le sujet parlant a créé.

La différence sera manifeste lorsque Chomsky (*ibid.*) remarque que la maîtrise d'une langue entraîne avec elle «la capacité d'identifier des phrases déviantes», telles que *Colorless green ideas sleep furiously*, et «parfois, y imposer une interprétation [...] si on peut construire un contexte dans lequel cette interprétation peut être imposée». On connaît ce contexte célèbre construit par le poète John Hollander:

Curiously deep, the slumber of crimson thoughts:
While breathless, in stodgy viridian,
Colorless green ideas sleep furiously.

(«Coiled Alizarine (for Noam Chomsky)», from *The Night Mirror*, 1971)

C'est un exemple évident de «l'imposition» d'une interprétation pour Chomsky. Mais aucune imposition n'est nécessaire pour interpréter une phrase telle que *Revolutionary new ideas appear infrequently*.⁵ La grammaire mentale de l'auditeur produit une analyse structurelle reconnaissant cette phrase comme «bien formée». Puis l'interprétation procède automatiquement de la grammaire mentale.

Il y a donc deux mécanismes complètement différents pour l'interprétation, l'un pour les phrases bien formées, l'autre pour les phrases déviantes. Le premier est simple et automatique. L'autre est beaucoup plus complexe: d'abord, la grammaire assigne une description structurelle qui indique de quel manière la phrase dévie de l'état de bonne formation. Ensuite, «une interprétation peut souvent être imposée en vertu de relations formelles à des phrases de la langue engendrée», p. 9). Mais l'interprétation ne s'en suit pas forcément — si c'était le cas, on ne pourrait pas y appliquer le mot *imposée*. L'interprétation de la phrase bien-formée est *générée* par la grammaire, mais celle de la phrase déviante doit être imposée *par quelqu'un*, John Hollander, par exemple.

Alors, de ces deux processus, lequel pourrait-on dénommer «créatif» dans le sens ordinaire du mot? Evidemment l'interprétation créative est celle de la phrase déviante, l'interprétation «imposée». Et c'est précisément à cause de sa créativité — c'est-à-dire le rôle actif d'un agent linguistique, l'auditeur — que Chomsky la marginalise. Elle s'oppose à cette «créativité

⁵ Chomsky, 1964c, p. 7-8, n. 2.

linguistique» chomskyenne où le rôle «créatif» de l'auditeur se limite à laisser sa grammaire mentale engendrer une interprétation.

Pendant des années je me creusais la tête pour comprendre comment Chomsky pouvait reconcilier la fabrication orwellienne du consentement avec la créativité linguistique infinie. On ne s'attendrait pas à ce que des esprits linguistiques infiniment souples, opérant sur des principes innés, soient si sujets au contrôle verbal, comme des rats dans une boîte de Skinner. La solution de cette énigme se trouve, je crois, dans un autre coin curieux de l'histoire de Chomsky, sa répudiation en série de ses propres termes et collocations. Dans les premières phases de son travail, il s'agissait surtout de collocations — il n'invente pas une terminologie, mais combine des mots existants d'une manière qui leur prête une nouvelle signification spécialisée dans le contexte particulier où il les emploie. Après quelques années, toutefois, il les abandonne, citant les malentendus qu'ils ont suscités — «structure profonde» interprétée comme un niveau universel de structure qui est identique pour toute langue humaine, une interprétation que Chomsky a toujours déniée. Il a dû remplacer «structure profonde» par «D-structure», puis par «DS», puis il a cessé d'en parler, de peur qu'on déforme ses théories au point qu'elles soient méconnaissables.

C'est le même Chomsky qui croit si profondément en la liberté absolue de la pensée qu'il a fait beaucoup pour soutenir la cause des négateurs de l'Holocauste, bien qu'il n'en soit pas un⁶. Là où il s'agit de ses propres collocations, c'est tout à fait autre chose — leur signification n'est pas ouverte à l'interprétation libre, comme c'est le cas pour quelque chose d'«hypothétique» comme Auschwitz. Mais il y a une certaine logique ici: Chomsky a déclaré sans ambiguïté que pour lui toute interprétation est un acte *politique*, pouvu qu'elle ne soit pas générée directement par la grammaire. C'est précisément ce qu'il dit à propos du contraste entre *Revolutionary new ideas appear infrequently* and *Colorless green ideas sleep furiously*. Pour ce dernier, il faut «imposer» une interprétation, et l'imposition est toujours un acte politique potentiel. Si deux personnes interprètent cette phrase d'une façon différente l'une de l'autre, celle qui fournit le raisonnement le plus puissant pour son interprétation réussira à l'imposer. Par contre, la phrase parfaitement bien formée est fermée à l'interprétation politique par l'unique interprétation engendrée par la grammaire dans le cerveau de l'auditeur. Ainsi, la créativité linguistique que Chomsky appelle «infinie» ne l'est que du côté du sujet parlant. Normalement, l'interprétation par l'auditeur est limitée, et dans les autres cas, là où l'auditeur fait

⁶ Voir Joseph, 1999b.

quelque chose de créatif, Chomsky préfère l'appeler alors une 'imposition'.⁷

Tous les gens séduits par les idées de Chomsky sur la créativité parce qu'ils les entendaient signifier que les énoncés de tout le monde sont «créatifs» dans un des sens ordinaires de ce mot — plutôt que dans le sens spécialisé qu'il acquiert chez Chomsky — auraient pu éviter ce malentendu s'ils avaient lu avec plus d'attention les exemples linguistiques fournis. Car si l'on croit qu'il dit que tout le monde possède une créativité intellectuelle, son propre exemple linguistique nous dit que *Revolutionary new ideas appear infrequently*. Et si l'on croit qu'il soutient que tout le monde possède une créativité linguistique profonde, on se doit d'observer que *Colorless green ideas sleep furiously* ne peut pas avoir un «vrai» sens.

4. CONCLUSION

La peur contemporaine d'un contrôle linguistique de l'esprit, dont Chomsky est le saint patron, représente la culmination de plusieurs mouvements. L'idée de la «fabrication du consentement» est le résultat de la perte de foi en la volonté humaine individuelle, en faveur de la peur qu'une oligarchie impose sa volonté à la masse des gens, qui sont comme des automates sous le contrôle de cette oligarchie. Cette peur se développe depuis la fin du 19^{ème} siècle. Dans mon livre de 2002 j'ai décrit un moment où elle s'est glissée dans la traduction anonyme de la *Vie du langage* du linguiste américain William Dwight Whitney (1827-1894). Là où le texte original dit d'une langue que

To the great mass of its speakers, it exists consciously for communication alone; this is the use that exhibits and commends itself to every mind. (Whitney, 1875, p. 149)

— le traducteur l'a mutilé pour produire ceci:

Pour la masse humaine, elle n'existe même que pour cela, et les hommes qui pensent ont seuls conscience du rôle que le langage joue au fond de l'esprit. (Whitney, 1877 [1875], p. 124)

Il est difficile d'imaginer comment un lecteur aurait pu comprendre cela autrement que de supposer que Whitney divisait l'humanité en une vaste «masse» de gens qui ne pensent pas et qui vivent dans l'illusion que la langue n'existe que pour la communication, et un *happy few* qui pensent

⁷ Pour un autre exemple de la pratique de Chomsky à cet égard, voir Joseph, 2003, p. 136-138.

et qui se rendent compte de la vérité : que c'est la langue qui fournit la base à l'esprit même. Evidemment le traducteur ne pouvait pas imaginer qu'un auteur citerait l'opinion de la «masse humaine» pour *soutenir* son analyse, comme fait Whitney. Le traducteur (qui à mon avis n'était ni Whitney lui-même, ni Michel Bréal — les candidats préférés — mais quelqu'un engagé pour peu d'argent par l'éditeur) présuppose que la masse doit toujours être perdue dans l'ignorance, et que les savants seuls ont accès à la vérité, et il lit Whitney comme s'il disait précisément cela.

Pour Whitney, la langue elle-même est une démocratie, une institution dans l'emploi de laquelle les sujets parlant — c'est-à-dire, tout le monde — exercent leur volonté. La dualité du traducteur entre les «hommes qui pensent», l'élite intellectuelle, et la 'masse humaine', est précisément la dualité derrière l'angoisse chomskyenne de la fabrication du consentement. C'est essentiellement une forme de la répugnance bourgeoise pour la masse populaire, ceux qui ne sont pas assez intelligents pour reconnaître qu'on leur contrôle l'esprit. Personne n'exprime jamais son angoisse que *lui-même* soit sous le contrôle d'une force extérieure. Il semble que, si on se rend compte de l'existence de la «fabrication du consentement», on est immunisé contre ses effets. Mais on est certain que la vaste majorité des êtres humains ne s'en rendent pas compte, et sont donc les pions de l'oligarchie.

La déclaration par Chomsky que la créativité linguistique infinie doit être le point de départ de la linguistique a reçu beaucoup d'attention pour le message politique qu'elle semblait comporter sur la possibilité, voire la nécessité logique, de la liberté humaine. Mais cette impression était erronée. Chomsky limitait sa «créativité» à la production linguistique, et la bannissait du champ beaucoup plus important de la *signification* de cette production. Voici précisément le modèle du langage à la base de l'angoisse à propos de la propagande : les gens ordinaires acceptent automatiquement tout ce qu'on leur dit, sans interprétation critique. C'est comme ça que la Nov-langue devait opérer — et cela parce qu'Orwell s'est rendu compte que notre langage, «Oldspeak», n'opère pas de cette façon, sauf peut-être pour les intellectuels. La première génération des étudiants de Chomsky, la génération brillante des «sémanticiens générativistes», essayait de corriger cette erreur — jusqu'à ce que Chomsky les arrête en imposant la seule vraie interprétation de sa théorie, d'une façon qui mérite l'adjectif impérieux sinon dictatorial⁸. C'est dommage, car la théorie qui lui restait ne peut pas rendre compte du fait que les gens ordinaires n'acceptent pas tout simplement ce que leur dit le gouvernement. Ils le

⁸ Voir Harris, 1993; Joseph, 1995.

mettent en doute, leur résistent, se l'approprient pour leurs propres fins. Et voilà la vraie créativité linguistique infinie.

© John Joseph

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BARSKY, Robert, 1998 : *Noam Chomsky : A Life of Dissent*, Cambridge, Mass. : MIT Press.
- CHOMSKY, Noam, 1962 : «The Logical Basis of Linguistic Theory», in *Preprints of Papers from the 9th International Congress of Linguists*, 27-31 August 1962, Cambridge, Mass., p. 509-574.
- —, 1964a : «The Logical Basis of Linguistic Theory», in *Proceedings of the 9th International Congress of Linguists*, ed. by Horace Lunt, The Hague : Mouton, p. 914-978.
- —, 1964b : «The Logical Basis of Linguistic Theory», in *The Structure of Language : Readings in the Philosophy of Language*, ed. by J. A. Fodor & J. J. Katz, Englewood Cliffs, N. J. : Prentice-Hall, p. 211-245.
- —, 1964c : *Current Issues in Linguistic Theory*, The Hague : Mouton.
- —, 1985 : «The Manufacture of Consent in Democracy», *Philosophy and Social Action* 11, 1, pp. 21-39. [Cf. Herman & Chomsky, 1988]
- —, 1986 : *Knowledge of Language : Its Nature, Origin and Use*, New York : Praeger.
- —, 1992 : «Language in the Service of Propaganda», «Terrorism : The Politics of Language», in *Chronicles of Dissent : Noam Chomsky, Interviews with David Barsamian*, Stirling, Scotland : AK Press, p. 1-22, 47-60.
- COURTINE, Jean-Jacques, 1984 : «George Orwell et la question de la langue», *L'Arc* 94, Sept., p. 54-60.
- HARRIS, Randy Allen, 1993 : *The Linguistics Wars*, London & New York : Oxford University Press.
- HERMAN, Edward S., & Noam CHOMSKY, 1988 : *Manufacturing Consent : The Political Economy of the Mass Media*, New York, Pantheon.
- JOSEPH, John E., 1995 : «The Structure of Linguistic Revolutions», *Historiographia Linguistica* 22, p. 379-399.
- —, 1999a : «Basic English and the 'Debabelization' of China», in *Inter-cultural Encounters: Studies in English Literatures: Essays Presented*

- to Rüdiger Ahrens on the Occasion of his Sixtieth Birthday, ed. by Heinz Antor & Kevin L. Cope, Heidelberg, Carl Winter, p. 51-71.
- , 1999b : Review of *Chomsky no Brasil/Chomsky in Brazil* (*Revista de Documentação de Estudos em Linguística Teórica e Aplicada* 13, n°. especial, 1997), *Historiographia Linguistica* 26, p. 421-428.
- , 2002 : *From Whitney to Chomsky : Essays in the History of American Linguistics*, Amsterdam & Philadelphia, John Benjamins.
- , 2003 : «Rethinking Linguistic Creativity», in *Rethinking Linguistics*, ed. by Hayley Davis & Talbot J. Taylor, London, Routledge Curzon, p. 121-150.
- , Nigel LOVE & Talbot J. TAYLOR, 2001 : *Landmarks in Linguistic Thought II : The Western Tradition in the Twentieth Century*, London & New York : Routledge.
- OGDEN, C. K., 1930 : *Basic English: A General Introduction with Rules and Grammar*, London : Kegan Paul.
- OGDEN, C. K. & I. A. RICHARDS, 1923 : *The Meaning of Meaning : A Study of the Influence of Language upon Thought and of the Science of Symbolism*, London : Kegan Paul, Trench, Trubner & Co.; New York : Harcourt, Brace & Co.
- ORWELL, George, 1944 : «Propaganda and Demotic Speech», *Persuasion* 2, n°. 2 (Summer). (Repr. in *The Complete Works of George Orwell*, vol. 16: *I Have Tried to Tell the Truth: 1943-1944*, ed. by Peter Davison, London : Secker & Warburg, 1998, p. 310-316.)
- , 1946 : «Politics and the English Language». *Horizon* 13, n° 76 (April), pp. 252-265. (Repr. in *The Complete Works of George Orwell*, vol. 17: *I Belong to the Left : 1945*, ed. by Peter Davison, London : Secker & Warburg, 1998, p. 421-432.)
- , 1947 : *The English People*, London, Collins. [Written 1944] (Repr. in *The Collected Essays, Journalism and Letters of George Orwell*, ed. by Sonia Orwell & Ian Angus, vol. 3, London : Secker & Warburg, 1968, p. 1-38.)
- , 1949 : *Nineteen Eighty-Four*, London : Martin Secker & Warburg. (New edn 1987; repr. Harmondsworth, Penguin Twentieth Century Classics, in association with Martin Secker & Warburg, 1989.)
- WHITNEY, William Dwight, 1875 : *The Life and Growth of Language : An Outline of Linguistic Science*, New York, D. C. Appleton & Co.; London, Henry S. King. Traduction française anonyme, *La vie du langage*, Paris : Germer Baillière & cie, 1875, 2^e éd. 1877.)